



Langues, Cultures, Communication -L2C-
Volume 2 – N° 2
Juillet – décembre 2018

De la culturalité des langues

**Le multilinguisme chez Fouad Laroui :
identité et Mémoire**

Rachida SAIDI

Édition électronique

URL : <https://revues.imist.ma/index.php?journal=L2C>
ISSN : 2550-6501

Édition imprimée

Dépôt légal : 2017PE0075
ISSN : 2550-6471

Publications du Laboratoire : Langues, Cultures et Communication (LCCom)
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
Université Mohammed Premier
Oujda, Maroc

Le multilinguisme chez Fouad Laroui : identité et Mémoire

Rachida SAIDI

Laboratoire : Littérature générale et comparée, Imaginaires, Textes et Cultures

Faculté des lettres et des sciences humaines

Université Mohammed Premier

Oujda, Maroc

rachidasaidi5@gmail.com

Résumé

Ce qui frappe dans le roman contemporain de Fouad Laroui, *Ce vain combat que tu livres au monde* (2016), c'est l'importance accordée à la question de la langue. Cette surconscience linguistique se pose au cœur des problématiques identitaires et culturelles qui marquent les relations entre le monde arabo-musulman et l'Europe.

Le multilinguisme chez Fouad Laroui ne tend pas vers la folklorisation, ni vers l'aliénation, ni vers une belligérance, ni même vers une hybridité ; le multilinguisme tend à renverser le mythe de Babel. L'auteur veut déstabiliser le lecteur (français, arabe) en sollicitant une autre manière de penser pour mieux voir l'avenir des sociétés, un avenir basé essentiellement sur l'éthique de la reconnaissance et sur la réhabilitation de la culture arabo-musulmane dans un contexte marqué par une uniformisation arbitraire du monde à cause de la relation dominante du Nord sur le Sud.

Mots-clés : multilinguisme, surconscience linguistique, Identité, Mémoire

Abstract

What is striking in Fouad Laroui's contemporary novel "This vain fight you are giving to the world" (2016) is the increased importance given to the question of language. This "linguistic overconsciousness" is at the heart of the identity and cultural issues that mark the relations between the Arab-Muslim world and Europe.

The Multilingualism in Fouad Laroui's novel does not tend towards folklorization, nor towards alienation, nor towards a belligerence, nor even towards hybridity, it tends to overthrow the myth of Babel. The

author wants to destabilize the reader (French, Arabic) by asking another way of thinking to better see the future of societies, a future based essentially on the ethics of recognition and the rehabilitation of Arab- Muslim culture in a context marked by an arbitrary standardization of the world because of the dominant relationship of the North to the South.

keywords : multilingualism, linguistic overconsciousness, identity, memory

Ce vain combat que tu livres au monde offre un corpus de choix pour l'étude de la problématique de la langue en relation avec des questions cruciales que pose le monde contemporain : l'Identité et la Mémoire. L'auteur soumet les questions de Langue/Identité/ Mémoire aux points de vue les plus divers et invite le lecteur (français et arabe) à « penser autrement », selon l'expression de Michel Foucault. Quatre personnages dont les acquis culturels et langagiers sont différents, nourrissent la trame narrative du récit : Ali, informaticien marocain installé en France où il travaille en tant que technicien, totalement intégré dans la société française à tel point de se considérer Français « je suis parisien maintenant » (Laroui, 2016, 19) jusqu'à ce qu'un acte raciste mette fin à l'illusion de l'intégration et le jette dans l'enfer de l'intégrisme, Ibrahim, son cousin, toujours sceptique à l'égard de la culture française, Malika, née en France de parents marocains, est une institutrice qui choisit de vivre seule en s'éloignant de sa famille et Claire, son amie, d'origine suisse et ouverte à toutes les cultures. Notre article tend donc à explorer les voies nouvelles que Fouad Laroui ouvre au récit postmoderne où la question de l'Identité et de la Mémoire tisse des liens étroits avec la langue.

1. Langue et Identité : Le mythe de Babel renversé

La langue est certainement l'organe le plus important dans le corps du texte de tout écrivain quelle que soit son appartenance culturelle : « l'écrivain, de quelque courant qu'il provienne, a le mandat d'inventer la langue, c'est-à-dire de la recréer, de la transformer [...] de la faire bouger, voire de l'ébranler dans ses fondements » (Gauvin, 2004,

9). On parle de conscience linguistique lorsque la langue devient cruciale à tel point qu'elle occupe une large place dans la conscience de l'écrivain qui va jusqu'à l'obsession, surtout pour celui qui se situe à « la croisée des langues ». Ainsi, chez Laroui, la langue n'est pas seulement un outil d'écriture, elle est un objet de réflexion incessante. L'auteur est condamné à penser la langue, une condamnation « amère et douce » parce que, d'une part, il est conscient qu'il s'adresse à des publics qui ne partagent pas les mêmes fondements culturels et langagiers ni les mêmes historicités ; d'autre part, il sait qu'il est soumis à la dialectique du centre et de la périphérie, ce qui révèle chez lui « une sensibilité plus grande à la problématique des langues », une "surconscience linguistique" définie ainsi par Lise Gauvin :

[...], soit une surconscience linguistique qui fait de la langue un lieu de réflexion privilégié, un espace de fiction voire de friction. La notion de surconscience renvoie à ce que cette situation dans la langue peut avoir à la fois d'exacerbé et de fécond. Ecrire devient un véritable "acte de langage" (Gauvin, 2007, 6).

Le sens même du roman, *Ce vain combat que tu livres au monde*, ne découle pas uniquement du contenu mais de cet « acte de langage ». Laroui a parcouru plusieurs pays du monde, ce qui le situe au carrefour de plusieurs cultures et de plusieurs langues. Tout en s'abreuvant de la culture marocaine, l'auteur met en scène des personnages dont la diversité des langues et des cultures soumet les relations entre la langue et la culture aux points de vue les plus divers. La réflexion sur la langue se trouve au cœur des problématiques identitaires, la surconscience linguistique est marquée par son caractère à la fois « exacerbé et fécond », parce que la relation à la langue étrangère est souvent conflictuelle ou, du moins, concurrentielle. Cette sensibilité de l'auteur à l'égard de la langue est liée essentiellement aux questionnements ontologiques qui taraudent l'auteur. Réda Bensmaïa (2002) note que « ce qui frappe en effet lorsqu'on rassemble des textes maghrébins de langue française, c'est cette espèce de détour obligé qu'ils nous obligent toujours à faire par la question _ ontologique ? historique ? psychanalytique ? politique ? _ de la langue » (p.1).

La relation de la langue avec les questions identitaires se traduit par des stratégies de « détour et de contour », Laroui recourt à diverses instances narratives : le dialogue des personnages, la traduction, le

commentaire métalinguistique. Notons que dans les dialogues¹, chaque personnage a son propre langage et parfois même sa propre prononciation, Laroui porte une attention particulière à la langue dans ses moindres détails. Avec Bakhtine, nous pouvons distinguer les trois niveaux qui situent le multilinguisme : « l'hétéroglossie ou diversité des langues, l'hétérophonie ou diversité des voix et l'hétérologie ou diversité des registres sociaux, des niveaux de langue » (cité par Gauvin, 2007, 26). Laroui dévoile, à travers l'hétérophonie, le rapport des personnages à l'égard de la langue arabe qui se pose en tant que défi, la concurrence s'effectue au niveau de la prononciation du son 'ayn que Malika n'arrive pas à prononcer, ce qui étonne Ali qui jouit de cette situation de supériorité sur son interlocutrice pour rappeler à Malika ce qu'elle ignore de sa propre culture : « Je ne te ferai de l'épaule d'agneau que si tu arrives à prononcer correctement le mot, comme tes ancêtres, là-haut dans l'Atlas : Dal'a ! Dal'a ! le 'ayn, c'est très important. » (Laroui, 20).

Malika fait subir la même épreuve de prononciation de 'ayn à son amie Claire :

Le dalai-lama ? ça me rappelle quelque chose... Tu saurais prononcer dal'a ? 'a... 'a... Claire entra dans le jeu sans demander pourquoi on lui demandait tout à coup de jouer les agonisantes. Elle se mit à émettre des 'a... 'a... de plus en plus étranglés. Le soir tombait doucement pendant que les deux jeunes femmes s'arrachaient la gorge à essayer d'émettre le son guttural du 'ayn. Cela finit par des hurlements de pourceaux égorgés, au grand effroi des habitués du Carillon qui s'étaient crus, jusque-là, à l'abri des cris d'horreur du monde.

Le patron, amusé, vint leur demander de « faire moins de bruit » ou bien de chanter carrément, « mais en italien, s'il vous plaît ». Elles promirent de mieux se tenir. (Laroui, 100). Par ce jeu évoqué sous un ton humoristique, Laroui fait allusion à la part sonore de la langue qui marque une différence qu'il faut assumer, la diversité des voix met la langue arabe dans un état supérieur.

La langue elle-même, se pose souvent dans le roman, comme sujet de discussion, plusieurs situations montrent la relation entre la langue arabe et la langue française qui se pose de manière antagoniste et parfois concurrentielle. La langue française rivalise avec la langue

¹Rappelons que cette amplification dialogique, telle qu'elle a été définie par Mikhaïl Bakhtine, devient une spécificité du roman maghrébin contemporain.

arabe ; lorsque Malika explique à son amie Claire l'origine du mot *Cid* qui vient de *Sayyid* "le seigneur", Claire s'indigne non sans humour : « Les rebeux changent nos classiques ! Ils nous prennent nos femmes puis not *Cid* » (Laroui, 97). Les explications des mots arabes dont l'usage en italique est systématique s'insèrent parfois au sein des discussions. Laroui, à travers le personnage de Malika, s'attarde sur l'explication des mots et des expressions très locales. Malika, qui raconte à son amie Claire l'indignation de ses parents marocains devant sa décision de quitter la maison pour aller vivre seule, lui explique en détail le sens du mot *Zoufria* qui est dérivé du mot français ouvrier :

« Qu'est-ce qu'ils vont dire, la famille, au Maroc ? »

« Tu vas vivre seule comme une zoufria ? »

« Une quoi ? »

« Une zoufria. ça vient du mot « ouvrier », genre le prolo célibataire qui fait les quatre cents coups. Les z-ouvriers, les zoufris... D'où : la zoufria, pour vous servir ! » (Laroui, p.31)

Certes, la présence des idiomes dans le roman marocain d'expression française, n'est pas une pratique nouvelle, mais avec le changement du contexte socio-historique, ces emprunts ne visent ni l'imitation d'une littérature coloniale exotique, ni une "belligérance" à l'égard de la langue française (Halen, 2002). L'expression très locale: "il a le nez" qui est familière chez les Marocains est vue comme une découverte pour Claire :

L'honneur, c'est important chez les Maghrébins...

Claire esquissa un sourire taquin.

-Vous autres, Maghrébins ?

Malika haussa les épaules et répéta :

- Les Maghrébins. Eux. Ils ne supportent pas de perdre la face...Le sens de l'honneur, ils appellent ça le nif. Ça veut dire le « nez ».

Elle se retroussa le nez de l'index. Claire épatée, aussi heureuse qu'un ethnographe qui vient de noter sur son calepin une particularité étrange d'une peuplade lointaine, répéta :

-Le nez ?

-Yes, le nez.

-Genre : « Prodiges, tu as le nez ? (Laroui, 95.)

La joie de Claire, devant la découverte de cette expression, efface le sentiment d'embarras qu'elle pourrait ressentir devant l'impuissance de comprendre l'autre et, donc, de communiquer.

Le lecteur ne peut être indifférent à l'égard de la traduction des mots et des expressions insérés en notes de bas de pages, nous pouvons compter quarante notes qui encadrent le texte par leur forte présence et dont la moitié est consacrée à la traduction. Si la traduction, imposée parfois par les éditeurs dans la littérature francophone en général, est vue comme une soumission, elle souscrit intentionnellement chez Laroui la valorisation du bilinguisme, elle permet par sa fréquence même dans le roman de créer une certaine connivence entre l'auteur et le lecteur français. Laroui traduit les mots : « *chhiwates* » : « Friandises » (Laroui, 19), « *z-magri* » : « l'immigré » (Laroui, 21), « *Fellah* » : « paysan » (Laroui, 66), « *Futuwwa'* » : « chevalerie » (Laroui, 96) qui sont écrits en italique dans le texte. Il ne veut laisser aucune opacité dans l'espace herméneutique occidental, le détail local est proche du lecteur français par le biais de l'explication et de la traduction des expressions toutes faites comme : « *H'ram as-sahbi* » : « c'est péché, mon ami » (Laroui, 50.), « *Tarbiyaislamyya* » : « éducation islamique » (Laroui, 50), « *Ma kay-hemlounach* » : « ils ne nous aiment pas » (Laroui, 104).

Cette perpétuelle opération de traduction sert, d'une part, à éliminer l'opacité sémantique qui risque de rendre le texte difficilement accessible pour le lecteur français et, d'autre part, à résumer ce monde en partage où l'idée de la supériorité et de l'exclusion de l'autre doit être éradiquée.

Laroui recourt aussi au commentaire métalinguistique pour montrer que la diglossie sociale renforce le degré de xénité chez les personnages, Ali se trouve dans la difficulté de trouver des mots appropriés pour exprimer sa vexation devant le comportement raciste de son directeur :

Il détestait ces moments où, emporté par l'émotion, il ne trouvait pas ses mots, où il employait des termes un peu trop pompeux, un peu trop littéraires, pas du tout adaptés à la situation, ces moments où les erreurs de registre, de toutes petites erreurs, trahissaient l'homme venu d'ailleurs, qui a fait des efforts prodigieux mais ne maîtrisera jamais ce sommet inaccessible réservé à ceux qui sont nés dans la langue française, qui l'ont tétée avec le lait maternel. (Laroui, 76.)

La relation intime et heureuse avec la langue française qu'il a apprise à l'école devient douloureuse et même névrotique sous le choc. Malika est exacerbée par le comportement raciste de la mère de François-Xavier, son ex-fiancé. Elle ressent ses remarques sur les mots qu'elle utilise comme une atteinte à son identité, elle proteste ainsi dans un faux dialogue :

[...] Enfin, c'est vous, c'est ton milieu qui décide qu'un mot n'est pas convenable même s'il est français depuis Rabelais...Tiens, tu te souviens du jour où j'ai dit que Le Pen est un Bouffon ? Ta mère a fait semblant de croire que ça venait de la banlieue parisienne, « bouffon », du 9-3 carrément (« comment dites-vous, mon enfant ? »), alors qu'on le trouve dans Alexandre Dumas, dans Gide... » (Laroui, 57).

Elle ajoute : « Arrête ! Laisse-moi parler ! Tu te crois en terrain conquis ? Je ne suis pas l'Algérie. » (Laroui, 58). Ses paroles contestataires et revendicatrices de la dignité humaine traduisent la « violence du texte » selon l'expression de Marc Gontard, car elles détruisent les préjugés sur l'immigré ; le roman traduit donc une « écriture décentrée » pour reprendre le titre de Michel Laronde, et comme il l'a montré : « est "décentrée" une Écriture qui, par rapport à une Langue et une Culture centripètes, produit un Texte qui maintient des décalages linguistiques et idéologiques » (1996, 8).

On sait que le fait de langue devient en littérature un effet de langue, le problème du choix de l'écriture entre la langue arabe et la langue française, ne se pose plus chez Laroui. La relation des deux langues dans le roman ne relève pas d'une aliénation à la littérature française, ni d'une folklorisation ou d'un exotisme facile, elle est vue comme une richesse. Ainsi, le multilinguisme est le lieu d'une poétique qui renverse le mythe de Babel car la diversité des langues n'est plus vue comme un acte punitif. L'écriture dans une langue étrangère, en l'occurrence le français, ne produit point un sentiment de déchirement ou d'aliénation, d'autant plus que même la relation entre les deux langues ne se pose pas en termes d'hybridité. Le multilinguisme est un lieu d'une poétique qui transcende l'exotisme facile et l'assimilation à la littérature française. Les langues sont présentes, se rivalisent, s'opposent, s'enchevêtrent parfois mais sans hostilité.

Le multilinguisme n'est donc que le reflet de la conscience culturelle qui prend une place singulière dans le roman. Fouad Laroui n'est pas seulement un "passeur de langues" selon l'expression de J.M.

Moura, il est un passeur de cultures, conscient de l'importance de la mémoire dans la réhabilitation du passé et la confiance en l'avenir.

2. Langue et Mémoire : reconnaissance et réhabilitation

Précisons d'emblée, pour lever toute ambiguïté, que la mémoire dont il est question dans notre propos concerne la mémoire collective, sans nier pour autant ses interactions avec la mémoire individuelle. La mémoire est intrinsèquement liée à la langue et à l'Histoire. Reprenons la formule lapidaire de Jean Jacques Courtine qui résume ce lien : « Le langage est le tissu de la mémoire » (1994, 10), elle assume donc un rôle primordial dans nos sociétés contemporaines dont le contexte surprend par son hétérogénéité : « globalisation » d'une part et retour de l'intégrisme d'autre part. Dans son ouvrage, *La mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paul Ricoeur (2000) a exprimé en ces termes ce déséquilibre entre le trop de mémoire et le trop d'oubli :

Je reste troublé par l'inquiétant spectacle que donnent le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus de mémoire – et d'oubli. L'idée d'une politique de la juste mémoire est à cet égard un de mes thèmes civiques avoués. (p.1)

Dans *Ce vain combat que tu livres au monde*, l'Histoire se profile derrière l'histoire individuelle et le destin des personnages. Laroui ne perd pas de vue les causes politiques et géopolitiques liées à la situation au Moyen-Orient où les rapports sont dictés par les intérêts et les jeux d'influences. Le chambardement actuel du Moyen-Orient est tributaire de quelques noms, source de tous les maux. Les noms propres auxquels fait appel Laroui ne sont pas uniquement des référents de l'individualité, ils sont un "produit mémoriel" comme l'a souligné Georgeta Cislaru (2011) :

D'une certaine manière, le nom propre est un produit mémoriel, qui accumule des informations sémantiques au fil des discours et plus particulièrement lorsqu'ils passent d'un cadre individuel d'utilisation à un cadre collectif qui les dote d'un statut historique ? (p. 142)

Chez Laroui, des noms propres historiques tels que Sykes et Picot requièrent une grande charge sémantique et émotionnelle ; dégoût, amertume et indignation se détachent de chaque syllabe prononcée :

2014 donc, qui connaît ces deux noms, Sykes et Picot, en Europe ? Qui s'en soucie ? Personne, ou presque. En revanche, dans le monde arabe,

on le connaît bien, ce couple maudit lié par un tiret, ces syllabes qu'on crache comme une malédiction, ce nom composé synonyme de mauvais coup, de trahison, de forfaiture. « Sykes-Picot », c'est l'origine d'un monde mal agencé, brulant, de guingois. C'est la genèse de nos malheurs. L'Histoire.... (Laroui, p. 23)

D'autres noms propres : "Lawrence, Sykes, Balfour, Henry McMahon", exercent sur Laroui une véritable indignation au point de les imaginer passer l'un après l'autre dans le tribunal :

L'Histoire est riche de trahisons. Pour les Arabes, l'une des plus perfides de leur passé récent pourrait porter des noms anglais, s'il fallait la nommer, des noms qui s'entremêlent, une sorte d'appel des accusés au tribunal de l'infamie : Lawrence, Sykes, Henry McMahon, Balfour... (Laroui, 35).

Avant de donner des informations sur l'œuvre maléfique, considérée, dans une ironie grinçante, comme une « œuvre d'art » dans la trahison, Laroui cherche d'abord ce que dit l'encyclopédie de ces hommes, vu qu'elle représente ce qui est neutre et objectif : « Oublions cela. Ouvrons plutôt l'encyclopédie. On y lit quoi ? Ceci : Thomas Edward Lawrence, né à Tremadog, dans le pays de Galles, le 16 août 1888, mort près de Wareham, dans le Dorset, le 19 mai 1935.» (Laroui, 44).

Plusieurs pages sont consacrées à ces noms propres, à leurs statuts et à leurs œuvres. L'anthroponymie est intrinsèque à la mémoire collective, elle bouscule même le genre du roman vers le documentaire.

La littérature ne s'assigne-t-elle pas pour tâche de réagir contre les maux ? Certes, dans le roman, le pessimisme se tempère. L'œuvre de Laroui relève d'un néo-réalisme qui postule l'existence de nouvelles informations à transmettre et seraient tues par les médias et par les institutions. La révolution numérique que connaît le monde contemporain peut engendrer des transformations au sein des populations arabo-musulmanes, de leur vision du monde et de leur mode de pensée. À côté de la version occidentale des faits, supposée être unique, Laroui dévoile d'autres versions que le lecteur arabe ne connaît pas. Hamid, originaire du Maroc, professeur universitaire en France est passionné par l'Histoire française aussi bien que par l'Histoire de son propre pays, a une alternative du "roman national français" qui véhicule le discours de la grandeur de la France et de sa fierté de ses enquêtes :

Donc, ce qui est en train de changer, c'est ça : il ne peut y avoir un roman national à l'ancienne à la Lavis. Pourquoi ? C'est simple : Internet et les

téles satellitaires ! Ce sont d'autres romans nationaux qui circulent là-dedans. Imagine que tu sois français mais que tes parents viennent d'ailleurs, du Maroc ou d'Algérie par exemple. On te raconte le fameux roman national à l'école mais, chez toi, la télé est branchée en permanence sur des chaînes en arabe, du Qatar, d'Égypte ou du Maroc. (Laroui, p. 145)

« Internet et les téles satellitaires » constituent donc les nouveaux moyens technologiques qui engendrent des changements au sein des mentalités et des relations interculturelles. Ils permettent de faire l'expérience de la "pantopie" telle que Michel Serres la définit dans un entretien :

« "pantopie", est un néologisme français dérivant de la contraction sémiologique des termes grecs "pan", signifiant "tous", et "topos", signifiant "lieu". Cette "pantopie" renvoie donc également à un nouveau mode de pensée : une pensée embrassant la totalité du monde et, donc, d'un savoir universel ».

Laroui veut informer le lecteur français sur des réalités méconnues sur les Arabes tout en rappelant au lecteur arabe que l'Histoire de leurs ancêtres est digne d'être connue. Hamid ne se lasse pas d'étaler plusieurs exemples du passé glorieux des Arabes, il y a aussi les lumières des Arabes dans tous les domaines : la plus ancienne université au monde est l'université de Fez, fondée en l'an 859 par une femme Fatima el-Fihriya (Laroui, 146), le Syrien Ibn el-Nâfis qui a découvert la circulation sanguine au XIII et non pas Harvey au XVII^{ème} siècle (146, 147), Zahrawi et Ibn Zuhr ont inventé l'anesthésie dans l'Espagne musulmane six siècles avant Grawford Long (147), Ibn el-Haytham, né en Irak, avait découvert la composition de la lumière blanche à travers toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avant Isaac Newton (148). Hamid estime que la connaissance de ce discours est importante pour les enfants d'immigrés parce que la confiance en soi commence par la revendication d'une identité qui a un passé glorieux :

Tu imagines comment les enfants d'immigrés se sentiraient si on leur apprenait officiellement, dans le cadre des programmes scolaires, tout cela ? Tu te souviens de la formule de Chevenement ? Il parlait d'estime de soi. Imagine l'estime de soi que pourraient ressentir le petit khalid de Trappes ou la petite Naima de Clichy si le roman national s'ouvrait à leurs ancêtres ? (Laroui, 154).

La mémoire inspecte le passé et invite à une nouvelle lecture de l'Histoire, elle assume aussi une fonction prospective comme l'a dit

Mustapha Bencheikh dans la préface du livre *Exil, Mémoire, Migration* : « Outre qu'elle renvoie à l'histoire même de nos sociétés, elle postule également un avenir et anticipe nos prochains défis » (2017, 7).

Le multilinguisme chez Fouad Laroui se pose concrètement, il ne peut se réduire à plusieurs monolinguisms, à l'union de plusieurs langues, ce sont des discours et des manières de penser qui sont mis en relation. Le multilinguisme traduit un monde en partage où le mot « partage » prend tout son sens, loin de son emploi dans le discours politique sur la Francophonie où « le français en partage » reste une métaphore idéologique qui cache les inégalités quant au rapport au français. Le monde en partage chez Laroui est soumis au principe de l'échange : individuel, universel.

Références bibliographiques

Bensmaïa, R. (2003). La langue de l'étranger ou la Francophonie barrée. *Rue Descartes*, 37, 65-73. DOI : 10.3917/rdes.037.0065. URL : <https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2002-3-page-65.htm>

Bencheikh, M. (2017). Mémoire, exil et littérature. In *Exil, Mémoire, Migration* (pp. 60-74). Casa-Express éditions.

Cislaru, G. (2011). Sens et mémoire. *Itinéraires*, 129- 146.

Gauvin, L. (2004). *La fabrique de la langue, De Rabelais à Rejean Ducharme*. Paris : Seuil.

Gauvin, L. (2007). *Ecrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Paris : Karthala.

Hallen, P.(2002). Une Belligérance française. Images conflictuelles du centre dans le roman francophone contemporain. [Halenwww.academia.edu/12698213/Une_belligerance_francaise._Images_conflictuelles_du_centre_dans_le_roman_francophone_contemporain_Godbout_Muno_Confiant](http://www.academia.edu/12698213/Une_belligerance_francaise._Images_conflictuelles_du_centre_dans_le_roman_francophone_contemporain_Godbout_Muno_Confiant).

Laroui, F. (2016). *Ce vain combat que tu livres au monde*. Paris : Julliard.

Laronde, M.(1996). *L'écriture décentrée. La langue de l'Autre dans le roman contemporain*. Paris : L'Harmattan.

Moura, J-M. (1999). *Littérature francophones et théorie postcoloniale*. Paris : Presses universitaires de France.

Ricoeur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*/ Paris : Seuil.

Serres, M. (15 juillet 2014). Entretien avec Michel Serres, de l'Académie Française : un philosophe témoin de son temps, par Daniel Salvatore Schiffer.<https://blogs.mediapart.fr/daniel-salvatore-schiffer/blog/150714/entretien-avec-michel-serres-de-lacademie-francaise-un-philosophe-temoin-de-son-temps>.

Weinrich, H. (1986). Petite xénologie des langues étrangères. *Communications*, 43, Le croisement des cultures [Numéro thématique].